

ÉGLISE SAN FRANCISCO DE ASIS, PANAMA CITY

Devant les évêques d'Amérique centrale, le pape François plaide pour "une Église centrée sur la kénose du Christ"

24 janvier 2019, discours du pape François lors de la rencontre avec les évêques d'Amérique centrale (Texte original espagnol)

Le 24 janvier 2019, au premier jour de son voyage apostolique au Panama à l'occasion des Journées mondiales de la jeunesse, le pape François a rencontré les évêques d'Amérique centrale (Sedac) en l'église San Francisco de Asis. Rencontre qui suivait celle avec les autorités du pays et précédait son premier grand rendez-vous avec les jeunes. Dans son discours, il a mis en exergue la figure de Mgr Oscar Romero – «fruit prophétique de l'Église d'Amérique centrale» canonisé il y a peu –, en méditant sur sa devise épiscopale «Sentir avec l'Église». Un principe inspirateur «qui a orienté sa vie dans la fidélité, y compris dans les moments les plus troublés».

Pour le pape François, Mgr Romero «a senti avec l'Église» parce qu'il l'a aimée «comme une mère qui l'a engendré dans la foi et qu'il s'est senti membre et partie d'elle». Aimée et contemplée «comme Peuple de Dieu». Ainsi, a-t-il poursuivi, Oscar Romero nous a montré que le pasteur, pour chercher et trouver le Seigneur, «doit apprendre à écouter le pouls de son peuple, sentir "l'odeur" des hommes et des femmes d'aujourd'hui ...» En définitive, «sentir avec l'Église» à la façon de Mgr Romero, «c'est de participer à la gloire de l'Église qui est de porter dans ses entrailles toute la kénose du Christ» («le Christ vit parmi nous et, pour cette raison, elle doit être humble et pauvre ... ni hautaine, ni pleine d'orgueil»).

Pour le pape François, en premier lieu, la kénose du Christ est jeune. Ces journées sont une occasion pour s'approcher de la réalité des jeunes. Ils portent «une inquiétude que nous devons valoriser, respecter, accompagner». Inquiétude qui «nous désinstalle et nous rappelle que le pasteur ne cesse jamais d'être disciple et qu'il est toujours en chemin». De nombreux jeunes font face à de grandes difficultés («sans domicile, sans famille, sans communauté, sans appartenance» et sont ainsi à la merci du premier escroc); alors que la dignité culturelle est toujours à défendre et que de nombreux migrants ont un visage jeune, le pape a souligné que ces situations «appellent à la conversion, à la solidarité et à une action éducative». Car, si «l'esprit du monde exclut la kénose du Christ n'exclut pas».

Une kénose du Christ qui est également sacerdotale, a-t-il continué. Si Oscar Romero «sentait avec l'amour d'un père, d'un ami et d'un frère», c'est qu'il n'était pas «un administrateur de ressources humaines» et qu'il ne gérait pas «des personnes ni des organismes». Et le pape François d'encourager les évêques à être des pères, notamment à l'égard de leurs prêtres. «La kénose du Christ est l'expression maximale de la compassion du Père», a-t-il encore affirmé après avoir avoué son inquiétude devant la perte de cette compassion dans l'Église. Enfin, la kénose du Christ est pauvre. Reprenant les propos de saint Ignace «la pauvreté est une mère et un mur», le pape a souligné qu'elle est mère «parce qu'elle nous invite à la fécondité, à engendrer, à être capables de donner» et est un mur car elle protège les consacrés contre la tentation de la mondanité spirituelle, «c'est-à-dire, revêtir de valeurs religieuses et "pieuses" l'appât du pouvoir et le fait de vouloir se mettre en avant ...» Une pauvreté, mur et mère, qui aide l'Église à être «toujours plus libre» parce qu'elle est centrée «sur la kénose de son Seigneur», a-t-il conclu.

La DC

La kénose du Christ est sacerdotale

L'impact qu'a eu le meurtre du père Rutilio Grande dans la vie de Mgr Romero est connu, ainsi que l'amitié qu'il lui portait. Ce fut un évènement qui a marqué au fer son cœur d'homme, de prêtre et de pasteur. Romero n'était pas un administrateur de ressources humaines, il ne gérait pas des personnes ni des organismes, Romero sentait, il sentait avec l'amour d'un père, d'un ami et d'un frère. Une barre un peu haute, mais une barre dans le but d'évaluer notre cœur épiscopal, une barre face à laquelle nous pouvons nous interroger: quand est-ce que je suis affecté par la vie de mes prêtres? Quand suis-je capable de me laisser toucher par ce qu'ils vivent, de pleurer de leurs souffrances, ainsi que de fêter leurs joies et de m'en réjouir? Le fonctionnalisme et le cléricalisme ecclésial – si tristement répandus et qui représentent une caricature et une perversion du ministère – commencent à être évalués par ces questions. Il n'est pas question de changement de style, de manière ou de langage – cela est important certainement –, mais surtout, il est question de l'impact et de la capacité de nos agendas épiscopaux à avoir de l'espace pour recevoir, accompagner et soutenir nos prêtres, un «espace réel» pour nous occuper d'eux. Et c'est ce qui fait de nous des pères féconds.

C'est à eux normalement qu'incombe de manière spéciale la responsabilité de faire que ce peuple soit le peuple de Dieu. Ils sont sur la ligne de tir. Ils portent sur leurs épaules le poids du jour et de la chaleur (cf. Mt 20,12), ils sont exposés à une multitude de situations quotidiennes qui peuvent les rendre plus vulnérables et, pour cette raison, ils ont besoin également de notre proximité, de notre compréhension et de notre encouragement, ils ont besoin de notre paternité. Le résultat du travail pastoral, de l'évangélisation dans l'Église et de la mission, ne repose pas sur la richesse des ressources et des moyens matériels, ni sur le nombre d'évènements ou d'activités que nous réalisons, mais sur la centralité de la compassion: une des plus grandes marques distinctives que nous puissions offrir comme Église à nos frères. Je suis inquiet de ce que la compassion ait perdu une place centrale dans l'Église, notamment dans des groupes catholiques, ou qu'elle soit en train de la perdre, pour ne pas être trop pessimiste. Même dans les moyens de communication catholiques, il n'y a plus de compassion, mais il y a le schisme, la condamnation, l'acharnement, la valorisation de soi-même, la dénonciation de l'hérésie ... Que ne se perde pas dans notre Église la compassion, et que ne se perde pas dans l'évêque la place centrale de la compassion. La kénose du Christ est l'expression maximale de la compassion du Père. L'Église du Christ est l'Église de la compassion, et cela commence à la maison. Il est toujours bon de nous interroger comme pasteurs: quel impact a en moi la vie de mes prêtres? Suis-je capable d'être un père ou bien est-ce que je me console d'être un simple exécutant? Est-ce que je me laisse déranger? Je me rappelle les paroles de Benoît XVI au début de son pontificat, s'adressant à ses compatriotes: «Le Christ ne nous a pas promis une vie facile. Qui veut la facilité, en effet, se trompe d'adresse chez lui. Mais il nous montre le chemin vers ce qui est grand, ce qui est bien, vers une vie humaine authentique»¹. L'évêque doit grandir chaque jour dans la capacité à se laisser déranger, à être sensible à ses prêtres. Je pense à un évêque, évêque émérite d'un grand diocèse, grand travailleur, qui avait les audiences chaque jour le matin, et il arrivait souvent, très souvent, que, ayant terminé les audiences du matin, sans avoir vu l'heure d'aller manger, il y eut là deux prêtres qui n'étaient pas sur son agenda et qui l'attendaient, et il revenait en arrière et il les écoutait comme s'il avait toute la matinée devant lui. Se laisser déranger et laisser les pâtes et la côtelette se refroidir. Se laisser déranger par les prêtres.

Nous savons que notre travail, dans les visites et les rencontres que nous accomplissons – surtout dans les paroisses – ont une dimension et une composante administrative qu'il est nécessaire de réaliser. S'assurer que cela se fait, oui, mais cela ne veut pas et ne voudrait pas dire que nous devons le faire et utiliser le temps limité en tâches administratives. Dans les visites, l'essentiel et ce que nous ne pouvons pas déléguer, c'est «l'oreille». Il y a beaucoup de choses que nous faisons tous les jours et que nous devrions confier à d'autres. Ce que nous ne pouvons pas confier, en revanche, c'est la capacité d'écouter, la capacité de suivre l'état de santé et la vie de nos prêtres. Nous ne pouvons pas déléguer à d'autres la porte ouverte à leur intention. Porte ouverte qui crée les conditions permettant la confiance plus que la peur, la sincérité plus que l'hypocrisie, l'échange franc et respectueux plus que le monologue disciplinaire.

1. BENOIT XVI, *Discours aux pèlerins allemands*, 25 avril 2005; DC 2005, n. 2337, p. 551-552.

Je me rappelle ces paroles du bienheureux Rosmini – accusé d’hérésie et aujourd’hui bienheureux –: «Il ne fait aucun doute que seuls les grands hommes peuvent former d’autres grands hommes (...) Dans les premiers siècles, la maison de l’évêque c’était le séminaire des prêtres et des diacres. La présence et la vie sainte de leur prélat s’avéraient être une leçon brûlante, continue, sublime, dans laquelle on apprenait conjointement la théorie dans ses doctes paroles et la pratique dans ses occupations pastorales assidues. Et ainsi on voyait grandir le jeune Athanase auprès d’Alexandre»².

Il est important que le prêtre trouve le père, le pasteur dans lequel «se regarder», non pas l’administrateur qui veut «passer les troupes en revue». Il est fondamental, avec toutes les choses sur lesquelles nous sommes en désaccord, y compris les différends et les débats qui peuvent exister (et il est normal et attendu qu’ils existent), que les prêtres perçoivent dans l’évêque un homme capable de se risquer et de s’engager pour eux, de les faire avancer et d’être une main tendue quand ils sont enlisés. Un homme de discernement qui sache orienter et trouver des chemins concrets et praticables aux différents carrefours de chaque histoire personnelle. Quand j’étais en Argentine, j’entendais parfois des personnes qui disaient: «J’ai appelé l’évêque – des prêtres, non? – et la secrétaire m’a dit qu’il avait l’agenda rempli et de rappeler d’ici vingt jours; et elle ne m’a pas demandé ce que je voulais, rien». «Je voudrais voir l’évêque. Il ne peut pas, donc je vous inscris sur la liste». C’est clair, après cela, le prêtre n’a plus appelé, et il a continué avec celui qui voulait bien l’interroger – bien ou mal – sur lui-même. Ce n’est pas un conseil, mais quelque chose que je vous dis avec le cœur: si vous avez l’agenda rempli, béni soit Dieu, ainsi vous allez manger tranquilles parce que vous avez gagné votre pain; mais si vous voyez qu’un prêtre vous a appelé, aujourd’hui, pas plus tard que demain, appelez-le: «tu m’as appelé, qu’est-ce qui se passe? Peux-tu attendre jusqu’à tel jour ou pas?». Ce prêtre, à partir de ce moment, sait qu’il a un père.

Le mot «autorité» étymologiquement vient de la racine latine *augere* qui signifie augmenter, promouvoir, faire progresser. L’autorité du pasteur consiste en particulier à aider à grandir, à promouvoir ses prêtres, plus qu’à se promouvoir lui-même – cela un célibataire le fait, pas un père –. La joie du père-pasteur est de voir que ses fils ont grandi et qu’ils ont été féconds. Frères, que cela soit notre autorité et le signe de notre fécondité.

2. ANTONIO ROSMINI, *Les cinq plaies de la sainte Église*, n. 27, Edizioni Rosminiane, Stresa 2017, p. 36.